

Magdalena Koźluk
Université de Łódź

LES PARADOXES DE LA MÉLANCOLIE D'APRÈS LE PROBLÈME XXX D'ARISTOTE

Si crainte ou tristesse persiste durablement, le cas est mélancolique¹.

On ne peut considérer la mélancolie sans relire² une fois encore l'un des textes fondateurs de la longue tradition médicale et philosophique qui jusqu'au XVIII^e siècle tente d'expliquer ce phénomène en termes savants, c'est-à-dire le *Problème XXX* de Pseudo-Aristote (*Problemata physica*, XXX, 953a-955a)³. Ce court traité inaugure dans l'histoire toute une lignée de 'textes mélancoliques' et, à plusieurs reprises, a suscité l'intérêt des historiens des idées⁴. Ce texte

¹ Hippocrate, *Aphorismes*, livre VI, *Aphorisme* 23.

² En abordant le phénomène de la mélancolie on ne peut pas passer sous silence l'apport des travaux suivants : R. Klibansky, E. Panofsky, F. Saxl, *Saturne et la mélancolie. Études historiques et philosophiques : nature, religion, médecine et art*, Paris, Gallimard, 1989 ; J. Starobinsky, *Histoire du traitement de la mélancolie des origines à 1990*, Bâle, 1960 ; H. Tellenbach, *La Mélancolie*, trad. L. Claude, Paris, P.U.F., 1974 ; J. Starobinsky, *Trois fureurs*, Paris, Gallimard, 1974 ; J. Pigeaud, *La Maladie de l'âme, Étude sur la relation de l'âme et du corps dans la tradition médico-philosophique antique*, Paris, Les Belles Lettres, 1981 ; idem, « Prolégomènes à une histoire de la mélancolie » in : *Histoire, Économie, Société*, p. 501-510. Soulignons aussi l'existence d'une anthologie sur la mélancolie rassemblant une quarantaine de textes médicaux consacrés à l'humeur noire : P. Dandray, *Anthologie de l'humeur noire. Écrits sur la mélancolie d'Hippocrate à l'Encyclopédie*, Paris, Gallimard, 2005, ou encore l'anthologie de textes littéraires d'Y. Hersant, *Mélancolies de l'Antiquité au XX^e siècle*, Paris, Éditions Robert Laffont, 2005.

³ *Aristotelis quae feruntur Problemata Physica*, ed. C. Ruelle, recognovit H. Knöllinger, editionem curavit J. Kleek, 1992 ; Aristotle, *Problems* II, books XXII-XXXVIII, with an english translation by W. S. Hett, M. A. Loeb Classical Library, 1965, p. 154-169.

⁴ Cette lignée commence déjà avec Hippocrate et son *Aphorisme* 23 que l'on a cité en exergue. Viennent ensuite les textes de l'Antiquité classique et tardive dont le corpus a été établi par P. Dandray, *op. cit.* : Hippocrate, *De natura hominis*, 4-9, *De morbis*, II, *Aphorismi*, VI.23 ; (Pseudo-) Hippocrate, *Επιστολαί*, 1-8 ; les stoïciens latins (Cicéron, *Tusculanae disputationes*, III, 4-6 ; 23-24 ; 31-33, et Sénèque, *De animi tranquillitate*, I-II) ; les méthodiques (Asclépiade de Bythynie

aussi et enfin, plus qu'aucun autre, répond au thème de notre journée d'étude qui se situe à la rencontre de deux axes de réflexion : le paradoxe et la mélancolie. 1^o Le paradoxe – car on sait très bien que « les problèmes aristotéliens sont des recueils de réponses argumentées à des questions difficiles, controversées, insolites ou paradoxales »⁵. La forme même du *Problème XXX* fait appel au paradoxe rhétorique (παράδοξον σχῆμα), figure jadis utilisée afin de défendre une cause choquante qui va à l'encontre de l'opinion communément admise. 2^o La mélancolie – car, dans la perspective de l'abondante recherche scientifique d'Aristote, le *Problème XXX* pourrait passer pour un simple exercice rhétorique, exemple disons, des παράδοξα ἐγκώμια utilisés dans le *genus demonstratium* dont l'objet est de faire l'éloge des choses sans importance quelconque (Menan. *Rhét.* III)⁶. Mais c'est grâce non plus à sa forme mais à son essence, sa *substantia* – c'est-à-dire la μέλαινα χολή ou *atra bilis* – que ce simple exercice rhétorique est paradoxalement devenu éloge de la mélancolie, « ἐγκώμιον μελαγχολίας », anticipant de plusieurs siècles le paradoxal éloge composé par Érasme.

C'est ainsi que, présents tous les deux dans le *Problème XXX* d'Aristote, le paradoxe et la mélancolie s'offrent à notre analyse. Après la brillante explication qu'en ont présentée dans *Saturne et la mélancolie* Raymond Klibansky, Erwin Panofsky et Fritz Saxl, nous n'oserons pas nous aventurer dans une nouvelle interprétation philologique et philosophique de ce texte⁷. Nous n'entrerons pas dans le détail de l'utilisation que fait Aristote de la tradition hippocratique. Nous n'examinerons pas non plus l'impact de la doctrine aristotélicienne sur la pensée galénique. Notre propos sera juste d'analyser l'orientation de la physiologie et de la psychologie que ce célèbre problème a donnée à la pensée médicale, et cela sous l'angle de trois paradoxes.

cité d'après Celse, *De arte medica*, III, XVIII, et Soranus d'Éphèse cité d'après Caelius Aurelianus, *De morbis acutis et chronicis*, I, VI, 180-184 ; Rufus d'Éphèse (fragment 70 cité d'après Aëce d'Amide, *De melancholia*, VI, IX, et fragment 71-72 cité d'après Aëce d'Amide, *De melancholia*, VI, X) ; Galien, *De facultatibus naturalibus*, II, IX, 278-282 ; *De atra bile*, 2-4 ; *De locis affectis*, III, IX-X) ; Jean Chrysostome, *Oratio adhortatoria ad Stagirium a daemone vexatum*, I-III ; Évagre le Pontique, *Praktikos (Capita practica ad Anatolium)* ; Jean Cassien, *De Institutis conoebiorum*, (IX *De tristitia*), (X *De acedia*) ; Vindicien, *Epistula Vindiciani ad Pentadium* (d'après Priscianus Theodorus, *Euporiston libri III*) ; Oribase de Pergame, *Synopsis ad Eustathium. Libri ad Eunapium* ; Aëce d'Amide, *Liber VI*, cap. IX *Peri melancolias* in : *Libri medicales I-IV* d'après Galien, Rufus et Posidonius ; Alexandre de Tralles, *Alexandri Tralliani Medici Libri duodecim*, lib. I, cap. IX, *De melancholia* ; Paul d'Égine, *Pauli Aeginetae libri terci*, t. I, l. III, cap. 14.

⁵ P. Dandray, *op. cit.*, p. 35.

⁶ H. Lausberg, *Handbook of Literary Rhetoric: A Foundation for Literary Study*. Foreword by George A. Kennedy. Translated by Matthew T. Bliss, Annemiek Jansen, and David E. Orton. Edited by David E. Orton and R. Dean Anderson, Leiden, E. J. Brill, 1998, § 241.

⁷ R. Klibansky, E. Panofsky, F. Saxl, *op. cit.*, p. 76-91.

1. Le premier paradoxe : celui de la thèse

Commençons par la thèse insolite littéralement présentée par Aristote sous forme de question – premier paradoxe – « tous les mélancoliques sont des êtres d'exception ». Le constat fait par le Stagirite pose un vrai problème à débattre :

Pour quelle raison, demande-t-il, tous ceux qui ont été des hommes d'exception, en ce qui regarde la philosophie, la science de l'État, la poésie ou les arts sont-ils manifestement mélancoliques ? (*Pr. XXX*, 83)⁸.

Le philosophe tente de rendre compte de ce paradoxe en réagissant en naturaliste et en physiologue. Il va à la recherche des raisons de ce paradoxe qui sont, elles aussi, paradoxales. « Il faut donc, écrit-il, en saisir la cause et prendre tout d'abord un exemple »⁹ (*Pr. XXX*, 85). Cet 'exemple', en grec παραδείγμα, veut dire en même temps 'modèle', par conséquent l'étude d'un cas particulier pourra aboutir à une généralisation. C'est pourquoi, durant une bonne partie de son raisonnement, Aristote analyse les manifestations de l'ivresse à ses divers niveaux, en les mettant en parallèle avec différents niveaux de la bile noire. Mais d'abord l'observation de départ :

Le vin, [...] pris en abondance, paraît tout à fait rendre les gens tels que nous décrivons les mélancoliques, et son absorption produire un très grand nombre de caractères, par exemple, des coléreux, des philanthropes, des apitoyés, des audacieux (*Pr. XXX*, 85).

Aussitôt, l'idée initiale débouche sur des analogies qui trouvent une explication de type physiologique :

On peut voir que le vin transforme les individus de différentes façons [...]. Car, s'il s'empare de gens qui sont, quand ils s'abstiennent de vin, froids et silencieux, bu en un peu grande quantité, il les fait plus bavards ; encore un peu plus et les voilà éloquents et confiants ; s'ils continuent, les voilà audacieux à entreprendre ; encore un peu plus de vin absorbé les rend violents, puis fous ; et une extrême abondance les défait et les rend hébétés, comme ceux qui sont épileptiques depuis l'enfance, ou encore les personnes affectées des maladies de la bile noire au dernier degrés (*Pr. XXX*, 87).

Sans entrer dans le détail, on peut affirmer que cette explication montre les effets du vin qui « crée l'exception chez l'individu non pour longtemps, mais pour un court moment, tandis que la nature produit cet effet pour toujours, pour tout le temps qu'on vit » (*Pr. XXX*, 89). C'est pour cette raison, en effet, que certains « sont hardis, d'autres taciturnes, d'autres apitoyés, d'autres lâches, et cela par nature » (*Pr. XXX*, 89). Où Aristote veut-il bien en arriver avec cette

⁸ Dans notre étude, pour toute citation du *Problème XXX*, nous utilisons la traduction de J. Pigeaud, *Aristote, l'homme de génie et la mélancolie*, Paris, Éditions Rivages, 1988. Plus loin, dans le texte nous utilisons l'abréviation *Pr. XXX* et le chiffre arabe renvoie à la page de cette édition.

⁹ « Δεῖ δὴ λαβεῖν τὴν αἰτίαν πρῶτον ἐπὶ παραδείγματος προχειπισταμένου ».

analyse des effets du vin ? Et pourquoi a-t-il choisi l'exemple du vin pour faire comprendre la spécificité de la nature mélancolique ?

Son explication est cohérente en elle-même mais paradoxale en tant qu'un éclaircissement rationnel. La ressemblance établie entre le vin et la bile noire est légitime à cause de la notion de « vent », idée empruntée à Hippocrate. « Il se trouve que l'humeur de la vigne et le mélange de la bile noire contiennent du vent »¹⁰ (*Pr. XXX*, 89). Le parallélisme proposé devient d'autant plus justifié dans l'argumentation du Philosophe que, poursuit-il, « il est clair que ce qui rend évidente la nature venteuse du vin, c'est l'écume » (*Pr. XXX*, 91). Étant donné cette nature du vin (« et le vin noir plus encore que le vin blanc »), les gens qui en ont bu sont excités à l'amour :

C'est à juste titre, écrit Aristote, qu'on dit que Dionysos et Aphrodite sont liés l'un à l'autre ; et les mélancoliques, pour la plupart, sont obsédés par le sexe. Car l'acte sexuel met le vent en cause. La preuve en est le pénis, la façon dont il connaît, de petit qu'il est, une extension rapide, parce qu'il gonfle sous l'effet du vent. [...] L'épanchement du sperme dans les rapports et l'éjaculation, il est évident que leur origine est la poussée qu'exerce le vent (*Pr. XXX*, 91-92).

La nature venteuse de la bile noire détermine aussi l'aspect physique des mélancoliques. Remplis de bile noire (donc ayant dans le corps une grande quantité de vent), les « mélancoliques sont secs, et ils ont les veines saillantes. La cause en est non la grande quantité de sang, mais celle de vent » (*Pr. XXX*, 93), conclut Aristote.

2. Le second paradoxe : celui de la nature de la bile noire

Ayant terminé son argumentation sur le parallèle entre le vin et la bile noire, Aristote en vient à éclairer la nature de cette humeur. Et c'est là que réside le second paradoxe :

Mais parlons de ce que nous nous sommes, au départ, proposé de traiter, c'est-à-dire du fait que, dans la nature, spontanément, existe ce mélange d'une telle humeur, la bile noire ; c'est en effet un mélange de chaud et de froid. Car la nature est faite de ces deux composants (*Pr. XXX*, 93).

La double nature de la bile noire, mise en évidence chaque fois que le Philosophe en parle, est un autre paradoxe. Dans le système d'Aristote (*cf. De la longévité et de la brièveté de la vie*, 466a) toute substance corporelle est constituée de quatre premières qualités : le chaud, le froid, l'humide et le sec ; mais la bile noire par sa définition peut devenir tantôt froide tantôt chaude ; lire donc implicitement : c'est une substance tantôt bonne, tantôt mauvaise » (à comparer

¹⁰ « ὅ τε δὴ χυμὸς καὶ ἡ κρᾶσις ἢ τῆς μελαίνης χολῆς πνευματικά ἐστιν ».

avec Hippocrate¹¹). En conséquence, selon les degrés de température, ascendante ou descendante, de la bile noire, on notera chez les patients différents effets, tous d'ailleurs plutôt négatifs :

La bile est froide par nature, [...] si elle est en excès dans le corps, elle produit des apoplexies, des torpeurs, des athymies ou des terreurs, mais si elle est trop chaude, elle est à l'origine des états d'euthymie accompagnés de chants, des accès de folie, et des éruptions d'ulcères et d'autres maux de cette espèce (*Pr. XXX*, 95).

Il n'y a donc pas une seule bile noire, maintenue inaltérable, dont les paramètres resteraient déterminés une fois pour toutes, qui serait cause certaine de la mélancolie. Il y a, par contre, des mélanges de la bile noire par nature (διὰ φύσιν) selon soit la quantité (abondance, déficience) soit selon la température (chaud, froid)¹² soit encore selon le lieu d'accumulation dans le corps. Dans ce dernier cas, d'ailleurs, si le siège de la maladie se trouve proche du lieu de la pensée, donc aux alentours du cœur chez les Grecs classiques (souvenons-nous des poètes tragiques), le patient est atteint de maladies de la folie ou de l'enthousiasme. Cela explique le comportement des « Sibylles, des Bacis, et [de] tous ceux qui sont inspirés, quand ils le deviennent non par maladie mais par le mélange de leur nature » (*Pr. XXX*, 97).

La bile noire n'est donc pas seulement une *humor* perturbatrice, elle est aussi une *humor* variable (à l'opposé de l'*humor sanguineus*, cause de la disposition saine par excellence au point que la médecine ancienne utilise le terme *complexio temperata* au lieu de *complexio sanguinea*). La bile noire varie tout comme varient les symptômes de la maladie dont elle est la cause :

Ceux chez qui la chaleur excessive s'arrête, dans la poussée, à un état moyen, ils sont certes mélancoliques mais ils sont plus sensés, et ils sont moins bizarres, en revanche, dans bien des domaines, ils sont supérieurs aux autres, les uns en ce qui concerne la culture, d'autres les arts, d'autres encore la gestion de la cité. Face aux dangers, un état de ce genre produit une grande variabilité à

¹¹ Cf. par exemple les Lettres de (Pseudo-) Hippocrate et la description de la bile noire : « Une fois quand Hippocrate vient à Abdère pour soigner Démocrite cause de sa prétendue folie, le médecin de Cos voit le philosophe disséquer des animaux. Demandé par Hippocrate sur la cause de cet acte brutal, Démocrite de lui répondre : « Les animaux que tu vois là, je ne les dissèque pas par haine du divin ouvrage, mais parce que je cherche la nature et le siège de la bile ; car c'est elle, comme tu le sais, qui dérange l'esprit des hommes, lorsqu'elle est surabondante ; il est vrai qu'elle existe chez tous naturellement, mais en moindre quantité chez les uns, en abondance chez les autres ; est-elle en excès, les maladies surviennent : c'est une substance tantôt bonne, tantôt mauvaise » (Hippocrate, *Sur le rire et la folie*, préface, traduction et notes d'Y. Hersant, Paris, Rivages, p. 78-79).

¹² « Mais quant à ceux qui possèdent, dans leur nature, un tel mélange constitué, ils présentent spontanément des caractères de toutes sortes, chaque individu différant selon le mélange. Par exemple, ceux chez qui ce mélange se trouve abondant et froid, sont en proie à la torpeur et à l'hébétéude ; ceux qui l'ont trop abondant et chaud, sont menacés de folie et doués par nature, enclins à l'amour, facilement portés aux impulsions et aux désirs ; quelques-uns aussi sont bavards plus que d'usage » (*Pr. XXX*, 95-97).

cause du fait qu'il arrive que bien des hommes ne restent pas constants devant la peur. Car selon la relation de leurs corps avec un tel mélange, les individus diffèrent d'avec eux-mêmes. (*Pr. XXX*, 97-99).

Les degrés du chaud et du froid décident bien sûr des comportements des mélancoliques dans diverses situations. Toutes les réactions restent ici à la merci de la bile noire.

Le mélange de la bile noire [...] rend les gens inconstants, de la même façon il est, en lui-même, inconstant. Car tantôt il est froid comme l'eau, tantôt il est chaud. C'est ainsi que l'annonce d'un péril, si elle rencontre un état particulièrement froid du mélange, rend lâche. Car ce dernier a frayé le chemin de la peur, et la peur refroidit. Ceux qui ont peur le démontrent, car ils tremblent. Mais si le mélange est plus chaud, la peur rétablit l'individu dans un état moyen, et l'individu connaît à la fois la peur et l'absence de trouble. Cela se passe de la même façon pour les athymies de notre vie quotidienne. Souvent, en effet, nous nous trouvons dans un état d'affliction ; à propos de quoi ? Nous ne saurions le dire. Parfois, en revanche, nous sommes euthymiques ; mais la raison n'en est pas claire (*Pr. XXX*, 99).

La bile noire ne varie par uniquement en fonction de la température. Elle peut gagner ou perdre encore en puissance. C'est la force et vertu (δύναμις) de la bile noire qui décide du caractère de l'individu. Plus elle monte, plus le caractère est bien marqué et la personne diffère des autres :

[...] dans le mélange de chacun se trouve un peu de la puissance de la bile noire. Mais ceux que ces affections atteignent au profond d'eux-mêmes, ceux-là sont déjà tels par leurs caractères. De la même façon, en effet, que les individus sont différents par leur aspect non parce qu'ils ont un visage, mais par la qualité de leur visage – les uns l'ont beau, d'autres laid, chez d'autres encore il n'a rien d'exceptionnel ; ces derniers ont une nature moyenne – ainsi ceux qui n'ont qu'une petite part d'un tel mélange sont moyens, tandis que ceux qui en ont une grande quantité sont déjà différents de la plupart des gens (*Pr. XXX*, 99-101).

La bile noire peut enfin changer de concentration. Là réside, croyons-nous, le sublime de la mélancolie. « Si l'état du mélange est tout à fait concentré, ils sont mélancoliques au plus haut degré ; mais si la concentration est un peu atténuée, voilà des êtres d'exception » (*Pr. XXX*, 100). Cependant, « ces êtres d'exception » vont payer cher leur κρᾶσις (c'est-à-dire le mélange humoral qui définit le tempérament de l'individu). Ils sont enclins, poursuit Aristote,

aux maladies de la bile noire, affectant telle ou telle partie du corps selon les individus. Chez les uns apparaissent des manifestations d'épilepsie ; chez d'autres d'apoplexie ; chez d'autres encore de fortes athymies ou des terreurs ou encore des états de confiance excessive, comme cela est arrivé à Archélaos, le roi de Macédoine (*Pr. XXX*, 100).

Personnage « flamboyant et brutal », selon le témoignage de Thucydide (II, 100), se disant descendant d'Héraclès, héros mélancolique par excellence, Archélaos est devenu dans la tradition l'exemple d'un roi à deux faces, telle

victime de la bile noire : intelligent et cruel d'un côté, tyran et mécène des artistes et des poètes de l'autre¹³.

3. Le troisième paradoxe : celui du génie

La bile noire et son statut changeant deviennent dans le raisonnement d'Aristote un emblème de l'« inconstance ». Celle-ci est à son tour liée au « mouvement » qui nous amène à la recherche intellectuelle. De là, il n'y a qu'un petit pas à faire pour associer au génie la recherche scientifique. Dans sa *Poétique*¹⁴, le Stagirite écrit que l'art poétique est un privilège d'un être bien doué de nature ou d'un fou ; car les premiers se modèlent facilement, les autres sortent d'eux-mêmes. Le fait d'associer la nature de la bile noire (inconstance, mouvement) au génie n'est-il pas encore un autre paradoxe ? Être mélancolique d'après la théorie d'Aristote n'est pas donné à tout le monde. Posséder dans le corps le mélange humoral aux paramètres (température, quantité, concentration etc.) bien proportionnés et réunis en un instant précis n'arrive certainement pas à quiconque. On peut même affirmer que, pour être qualifié de mélancolique, on doit saisir le moment unique, tel *καίρως*, ce qui ne peut se produire que dans le cas de rares êtres d'exception :

Mais puisqu'il est possible qu'il y ait un bon mélange de l'inconstance, et que celle-ci soit, en quelque sorte, de bonne qualité, et qu'il est possible, au besoin, que la diathèse [disposition] trop chaude soit en même temps, tout au contraire, froide (ou inversement en raison de l'excès qu'elle présente), tous les mélancoliques sont donc des êtres d'exception, et cela non par maladie [*διὰ νόσον*], mais par nature [*διὰ φύσιν*] » (*Pr. XXX*, p. 107).

*

Il est temps de tirer quelques conclusions générales. Premièrement, paradoxe de la bile noire. Elle existe sans exister, telle chimère. L'explication de la conduite du mélancolique repose donc sur une cause elle-même paradoxale. Le paradoxe du système des quatre tempéraments (les humeurs désignent soit des aptitudes constitutionnelles, soit des états pathologiques) c'est, croyons-nous, de vouloir à tout prix honorer le chiffre 4, vénéré déjà par l'école des pythagoriciens. Et comme, en effet, il était facile de prouver à l'aide de l'observation l'existence des trois liquides dans l'organisme de l'homme (sang, bile jaune, flegme), il fallait, pour garder les proportions, inventer une quatrième humeur et en assumer à travers les siècles le statut aberrant¹⁵. Tout compte fait, peu

¹³ J. Pigeaud, *op. cit.*, p. 125.

¹⁴ Aristote, *Poétique*, texte traduit par J. Hardy, Paris, Les Belles Lettres, 1996, 1455a 32.

¹⁵ La bile noire, en effet, « était depuis longtemps considérée comme une dégénérescence malsaine soit de la bile jaune soit du sang » (R. Klibansky, E. Panofsky, F. Saxl, *op. cit.*, p. 43).

importe que l'on n'ait jamais démontré l'existence de l'*atra bilis*. Le paradoxe est que tous les médecins ont cru l'avoir vue et que tous se sont crus capables d'en mesurer la quantité ainsi que la qualité. Sans exister, elle était responsable de la mélancolie qui allait engendrer plus tard l'*acédia* du Moyen Âge (« le bain du Diable »), être emblématisée par les enfants de Saturne au XVI^e et le mal du siècle dans l'Europe romantique du XIX^e pour se transformer finalement en dépression au XX^e siècle.

Deuxièmement, paradoxe du mythe de la bile noire. Si l'on accepte ce système de logique médicale reposant sur les tétrades : les éléments (terre, feu, air, eau), les premières qualités (sec, chaud, froid, humide) et les tempéraments (mélancolique, colérique, sanguin, fléquatique), le paradoxe est que les humeurs changent de caractéristiques essentielles (température, concentration, puissance) et en subissant ces modifications, elles produisent divers états morbides. On ne peut pas parler d'un seul type de mélancolique, disons classique, mais il faut, en gardant le raisonnement d'Aristote, en envisager plutôt plusieurs, et ce en fonction des paramètres de la bile noire. Le mythe de cette humeur continue à travers des siècles et fait qu'André Du Laurens, Jean d'Aubéry, Jacques Ferrand, Malachias Geiger, Robert Burton¹⁶ et beaucoup d'autres, moins connus, adeptes acharnés de la théorie des quatre tempéraments, s'en inspirent et tentent, plus ou moins brillamment, de rajouter, chacun à son tour, des explications supplémentaires sur cette substance mystérieuse, cette « humeur peccante »¹⁷. C'est ainsi que nous retrouvons finalement dans leurs écrits une seule maladie nommée mélancolie, mais plusieurs descriptions des patients mélancoliques avec, bien évidemment, divers symptômes de la maladie ainsi que différentes façons de la soigner¹⁸.

Troisièmement, paradoxe du génie. L'idée que les manifestations psychologiques perçues jusque là comme anormales sont le résultat du fonctionnement simple de la physiologie et que leur explication ne réside pas dans l'appel à l'intrusion (ou à l'influence) des forces extérieures de nature spirituelle, est paradoxale en elle-même et surtout par rapport à la tradition (cf. Platon et son *furor*

¹⁶ A. Du Laurens, *Discours de la conservation de la veue, des maladies melancholiques, des catarthes, et de la vieillesse*, Paris, Jamet Mettayer, 1597 ; J. d'Aubéry, *L'Antidote d'amour avec un ample discours contenant la nature et les causes d'ycelluy, ensemble les remedes les plus singuliers pour se preserver et guarir des passions amoureuses*, Paris, Claude Chappelet, 1599 ; J. Ferrand, *De la maladie d'amour ou melancholie erotique. Discours curieux qui enseigne à cognoistre l'essence, les causes, les signes et les remedes de ce mal fantastique*, Paris, Denis Moreau, 1623 ; M. Geiger, *Microcosmus Hypochondriacus sive de Melancholia Hypochondriaca*, Monachii, apud L. Straub, 1652 ; R. Burton, *The Anatomy of Melancholy*, Oxford, Henry Cripps, 1621.

¹⁷ D. A. Beecher, « Des Médicaments pour soigner la mélancolie : Jacques Ferrand et la pharmacologie de l'amour », *Nouvelle Revue du Seizième siècle*, 1986, n° 4, p. 99.

¹⁸ Cf. par exemple la description du mélancolique d'après André Du Laurens, *op. cit.*, f° O 3 r° – 4 r° ; f° O 8 r° – P 1 r°.

divinus)¹⁹. En ce sens, on peut avancer qu'Aristote accomplit la même révolution intellectuelle à propos de l'excès psychologique qu'Hippocrate l'avait jadis accomplie à propos de l'épilepsie. Il n'y a rien de sacré dans la mélancolie ni dans le génie, pas plus qu'il n'y a du sacré dans l'épilepsie, longtemps considérée comme un « mal sacré ». Cette désacralisation du génie est d'une lucidité exceptionnelle dans la mesure où, une fois pour toutes, elle élimine l'ensemble des explications de nature spirituelle et démoniaque. Tenter d'éclairer pour la première fois en termes strictement médico-philosophiques tous les états vagues et difficilement saisissables de l'âme humaine, éviter toute interprétation littéraire par le recours aux images mythologiques, constitue, sans aucun doute, un tournant majeur dans la façon de penser l'homme et sa nature. C'est ainsi que,

[...] pour la première fois, la source obscure du génie – déjà implicite dans le mot « mélancolie » – était dévoilée. La fureur divine de Platon était le souvenir d'un au-delà baigné d'une lumière supracéleste qu'on ne pouvait plus désormais retrouver que dans les moments d'extase : dans la pensée péripatéticienne, la mélancolie devint une forme d'expérience dans laquelle la lumière était un simple corrélat de l'ombre, et le chemin menant à la lumière, comme on allait le comprendre bien des siècles plus tard, un lieu exposé aux périls démoniaques²⁰.

Faire de la bile noire, substance malfamée et d'une origine des plus douteuses, la cause de l'état le plus brillant de l'intellect humain – le génie – ne peut être qualifié en d'autre terme qu'en celui de paradoxe et c'est là, selon nous, que résidait le génie d'Aristote.

¹⁹ Comme écrivait Jean Starobinski (« L'encre de la mélancolie », in : *Mélancolie, génie et folie en Occident*, sous la dir. de J. Clair, Paris, Gallimard, 2005, p. 24), « on voit naître la théorie de la mélancolie au moment où les philosophes et les médecins s'avisent d'expliquer la peur, la tristesse, les désordres de l'esprit, par une cause naturelle qui puisse évincer toute interprétation mythique. Ce ne sont pas les dieux, ni les démons, ni la mystérieuse Nuit qui troublent la raison des hommes ; ils sont en proie à une substance qui s'accumule en excès dans leur corps, et dont les effets, comparables à ceux d'un sombre vin, ne sont pas plus mystérieux que l'ivresse ».

²⁰ R. Klibansky, E. Panofsky, F. Saxl, *op. cit.*, p. 91.

